



DANIELLE  
THIÉRY

FÉROCE

Versilio



Féroce

## DU MÊME AUTEUR

- La Petite Fille de Marie Gare*, Robert Laffont, 1997.  
*Mauvaise Graine*, J.-C Lattès, 1995 ; réédition Masque Poche n° 58, 2015.  
*Le Sang du bourreau*, J.-C Lattès, 1996 ; réédition Masque poche n° 20, 2013.  
*La Guerre des nains*, Belfond, 1998 ; réédition J'ai lu, 2016.  
*Mises à mort*, Robert Laffont, 1998 ; réédition J'ai lu, 2016.  
*Et pire, si affinités*, Robert Laffont, 1999 ; réédition J'ai lu, 2017.  
*Origine inconnue*, Robert Laffont, 2001 ; réédition J'ai lu, 2015.  
*Affaire classée*, Robert Laffont, 2002 ; réédition J'ai lu, 2014.  
*Le Festin des anges*, éditions Anne Carrière, 2005 ; réédition J'ai lu, 2014.  
*L'Ombre des morts*, éditions Anne Carrière, 2008 ; réédition J'ai lu, 2015.  
*J'irai cracher dans vos soupes*, éditions Jacob-Duvernet, 2011.  
*Crimes de Seine*, éditions Rivages, 2011 ; réédition, Rivages/Noir n° 916.  
*BRI, histoire d'une unité d'élite*, éditions Jacob-Duvernet, 2011.  
*Des clous dans le cœur*, Fayard, 2012 ; réédition J'ai lu, 2018.  
*Le Jour de gloire*, éditions Rivages, 2013 ; réédition, Rivages/Noir n° 994.  
*Échanges*, éditions Versilio (Format epub), 2014 ; réédition J'ai lu, 2015  
*Dérapages*, éditions Versilio, 2015 ; réédition J'ai lu, 2016.  
*Tabous*, éditions Ombres noires, 2016 ; réédition J'ai lu, 2017.

### Littérature jeunesse

- Nuit blanche au musée*, éditions Syros, 2004.  
*Les Trois Coups de minuit*, éditions Syros, 2016.  
*Énigme au Grand Stade*, éditions Syros, 2016.  
*Les Fantômes de l'école de police*, éditions Syros, 2017.  
*Le Mystère du tableau volé*, éditions Syros, 2018.

Danielle Thiéry

# Féroce

Flammarion

© Flammarion, 2018.  
ISBN : 978-2-0814-2151-6

*« Entre tous nos ennemis, les plus à  
craindre sont souvent les plus petits. »*

Jean de la Fontaine,  
*Le Lion et le Moucheron*





## AVERTISSEMENT

Ce roman policier est une fiction. Ainsi que tout roman qui tente de s'attaquer au réel et de fonder l'intrigue sur un décor crédible, il repose sur des observations que j'ai pu faire et des lieux que j'ai pu visiter. Ainsi, le parc animalier de Thoiry dont son propriétaire, le comte de La Panouse, m'a spontanément et aimablement ouvert les portes et les coulisses en me permettant d'y rencontrer ceux qui y travaillent au quotidien et, bien évidemment, les animaux. Il a même acquiescé à l'idée d'être, peu ou prou, un personnage du livre, ce dont je le remercie infiniment, comme de la liberté qu'il m'a octroyée d'une interprétation romanesque et sans contrainte de sa personnalité. Comme le zoo de Paris-Vincennes, le lieu existe, mais les situations et les personnages, créés de toute pièce pour les besoins du roman, sont totalement fictifs. Ces lieux étant parfois le théâtre d'événements insolites ou dramatiques, il ne saurait subsister le moindre doute quant au fait que, si la férocité est chose commune parmi les humains et les animaux, je n'en ai vu nulle trace dans les endroits mentionnés. Bien au contraire, car le respect pour les pensionnaires et les soins vigilants dont ils sont entourés sont au cœur des préoccupations de leurs dirigeants. Et tout particulièrement à Thoiry que j'ai eu le privilège de découvrir et que je peux, désormais, mieux faire connaître.



*25 septembre, mercredi après-midi*

Il l'a repérée près de la grande volière. Elle est restée longtemps les mains accrochées au grillage, à contempler les oiseaux multicolores, les iguanes et les caméléons. Il a observé son profil, la délicatesse de sa bouche aux lèvres un peu boudeuses. La douloureuse tension dans son corps chaque fois qu'elle lâchait le métal pour relever une mèche obstinément vagabonde. Quelle chance il a eue aujourd'hui de tomber sur elle !

Chaque fois que les cils sombres se relevaient sur son regard, la contraction de ses propres mâchoires l'obligeait à abaisser les jumelles pour respirer. Les mains tordues d'impatience, à attendre que son cœur cesse de l'assourdir pour qu'il puisse continuer à l'épingler à travers les optiques ou le zoom de l'appareil photo. Nom de Dieu ! Quelle élégance ! Un pur joyau.

Il l'a suivie, il a su, comme toujours, être inodore et incolore. Invisible. Elle a passé un temps infini au royaume des petites bêtes à épier la vie sourde de cette

faune minuscule dont elle n'imagine même pas ce que certaines d'entre elles sont capables de faire.

Elle semble patiente. Sera-t-elle docile ?

Au contact des fauves, elle a exprimé de la réserve. Mais, étrangement, aucune peur. Il lui a expliqué les lions, en un murmure que, forcément, elle ne pouvait entendre.

À peine a-t-elle écouté, d'ailleurs, comme s'il n'avait rien à lui apprendre. Il a su tout de suite qu'elle serait différente, qu'elle montrerait de la perfection dans l'exhibition, Dieu soit loué, mais aussi autre chose qu'il a du mal à cerner et qui l'inquiète un peu.

L'heure a tourné, le temps a filé. Bientôt l'ombre va l'engloutir et elle disparaîtra dans une voiture, un train, un bus. Il la perdra à jamais. Impossible.

Il a poussé le bouton de son talkie-walkie pour le remettre en marche. L'appareil a grésillé, une femme a demandé « c'est qui ? ».

— C'est moi, a-t-il dit, et sa voix en surtension était méconnaissable.

— Magnus ?

— J'ai la fièvre, mal à la gorge...

— Ah oui ! Ça s'entend !

— Je rentre.

— Tu seras là demain ?

Il n'a pas pris le temps de répondre. Tout ce qui comptait c'était la silhouette qui s'estompait déjà dans la brume et qu'il allait bientôt perdre. D'un geste brusque, il a détaché la dragonne du talkie-walkie, a jeté l'appareil au sol et couru pour reprendre l'avantage. Il a longé ce chemin insoupçonné des visiteurs surplombant l'itinéraire qu'elle a emprunté pour quitter le parc.

Arrivé au bout, il a recouvré souffle et contenance. Cette fois, il avait de l'avance sur elle. Il l'a vue arriver.

La queue-de-cheval dansait sur ses épaules. Elle a ri au ciel qui pleurait.

## 2

### Un mois et demi plus tard...

*Vendredi 14 novembre, 18 h 30*

Au sixième étage de la rue des Trois-Fontanot à Nanterre, le chef du groupe des mineurs de l'OCRVP, un des offices centraux de la police judiciaire, occupait une pièce située pile entre les deux open spaces qui hébergeaient chacun la moitié des membres de l'équipe. Spécifiquement créé au sein de l'Office pour lutter contre les crimes et atteintes graves aux enfants, le groupe traquait au jour le jour les pédophiles qui, à l'abri derrière leurs écrans, matraquaient la Toile de photos immondes ou tentaient d'entrer en contact avec de jeunes victimes. Ses attributions s'étendaient aux enfants disparus enlevés, tués, enfouis quelque part, dans une forêt ou un lac. Des affaires complexes dont on savait qu'elles seraient longues à élucider, demanderaient un temps et un investissement que les services traditionnels ne pouvaient leur consacrer. Les dix membres du groupe

s'appuyaient sur l'unité de psycho-criminologie au sein de laquelle Alix de Clavery, la dernière arrivée, s'était fait une spécialité de ces atteintes gravissimes à l'enfance.

À travers les portes toujours ouvertes, la capitaine Valentine Cara avait en ligne de mire tous ses collaborateurs et les quelques unités centrales qui moulinaient en permanence pour repérer les publications toxiques. Elle avait entendu l'exclamation du lieutenant Grégory Fix.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— Un site...

Rien d'exceptionnel, exprima la moue de Cara qui fit mine de se replonger dans la rédaction de son rapport d'enquête sur une filière tentaculaire concernant des échanges de photos pédopornographiques de très jeunes enfants, avec quelques dérapages du côté de la zoophilie. Dix personnes avaient été arrêtées et le dégoût n'en finissait pas de ronger l'équipe. Il avait fallu affronter ces images et ni le professionnalisme, ni la distance nécessaire au bon déroulement de l'enquête n'avaient suffi à contenir quelques débordements violents à l'égard des mis en cause. Edwige Marion, la directrice de l'Office, avait imposé que deux des policiers les plus touchés prennent quelques jours de repos, réduisant ainsi l'équipe.

— Tu peux venir ? relança le lieutenant Fix.

Valentine Cara enregistra le paragraphe qu'elle venait de rédiger, se leva. Ses rangers firent résonner les dalles de plastique tandis qu'elle traversait la pièce commune où les bureaux étaient accolés les uns aux autres. Debout entre deux postes de travail inoccupés, une

femme brigadier nouvellement affectée semblait encore se demander où elle était tombée. Comme si elle n'était venue là que pour prendre son « galon ».

Cara l'interpella avec brusquerie :

— Amène-toi, Jessica ! Tu vas t'instruire et tu auras moins l'air de t'emmerder !

La jeune policière remua le buste avec nonchalance pour montrer que le sarcasme ne l'avait pas atteinte. La capitaine, elle, ne décolérait pas : pour intégrer l'Office, il fallait être volontaire et ensuite, s'accrocher. Ce n'était pas un lieu de passage. Tous les agents avaient plusieurs années de présence dans le groupe et avaient postulé, après avoir servi dans d'autres unités. Ainsi, elle, Valentine Cara, avait demandé instamment à Edwige Marion de lui en confier les rênes, un an auparavant, parce qu'elle avait besoin de ce défi dans sa carrière où elle avait déjà vu des horreurs sans encore rencontrer les pires. Les candidats ne se bousculaient pas, cela étant. Aucun homme, après le départ du précédent chef de groupe, ne s'était porté volontaire. Cara évitait de se demander combien de temps on peut tenir dans un environnement comme celui-ci. Les plus motivés restaient parfois une dizaine d'années, les autres guère plus de trois ans et la directrice veillait à ce que la lassitude et l'écoeurement n'obèrent pas la qualité du travail en forçant parfois le *turnover*.

Cara se pencha sur l'épaule gauche de Grégory Fix, la brigadière Jessica Manière sur l'autre. Le lieutenant agrandit l'image. Le nom du site apparut : [petitesmiss.com](http://petitesmiss.com)

Dans un silence tendu, les images défilèrent. Des fillettes, classées par tranches d'âge, posaient en tenue légère. Affublées de lingerie sexy, elles arboraient des



postures suggestives. Les plus jeunes avaient moins de 2 ans, les plus âgées pas plus de 11 ou 12. Le défilé de mode prenait, par moments, des allures pathétiques soit parce que les enfants semblaient mal à l'aise soit, au contraire, motivées à l'excès par l'exercice ou, plus sûrement, stimulées par un adulte invisible. Mimiques outrageuses, provoc affligeante. Chaque ensemble de lingerie portait un nom et le prix de vente était indiqué en dessous, en tout petits caractères. Le moindre string, le plus minuscule soutien-gorge ou porte-jarretelles valait une fortune qui doublait ou triplait dès que l'article comportait un élément de luxe : fourrure, strass, cuir. Pour bien montrer l'intention du vendeur, plus le linge se voulait allusif, plus les attitudes des modèles étaient démonstratives.

— Tu as un contact ? demanda la capitaine comme si cela coulait de source.

— Non, ils ne répondent pas. Je ne suis pas certain que ce soit un site vivant. Plutôt une vitrine... Il est probable qu'ils organisent des défilés, en plus des séances photos, expliqua le lieutenant, ces articles pourraient servir à des concours clandestins de mini-miss...

Apparut à l'écran une enfant de 4 ou 5 ans, à quatre pattes, appuyées sur les coudes, et tenant, entre ses mains jointes, une glace qu'elle léchait en coulant au photographe une œillade qui n'était que déchirante. Une plus jeune encore cachait une main dans sa culotte de soie et dentelle, yeux mi-clos, un sourire artificiel sur les lèvres.

Le lieutenant Fix avait relevé l'essentiel de ce qui était accessible via le site : vente en ligne uniquement, paiement idem. Pour ce dernier point, le circuit prenait

sûrement quelques détours avant d'atterrir en Russie ou dans un de ses anciens satellites dont on connaissait le peu d'empressement à partager les informations et à l'entraide judiciaire. Les livraisons se faisaient, en principe, par la Poste qui confirmait ainsi son statut involontaire de vecteur de nombreux trafics. Mais Grégory Fix doutait de ce dernier point. Il subodorait des dessous, si l'on pouvait dire, autrement plus trash.

Valentine Cara se releva brusquement :

— Identifie-moi ces salopards ! ordonna-t-elle.

— J'ai déjà essayé mais comme je te l'ai dit...

— Persiste !... Jessica, tu te mets là-dessus avec Grégory !

— D'accord, acquiesça la nouvelle recrue, comment on fait ?

— Vous vous débrouillez pour établir le lien et on avise.

— Et pour la qualif ?

La jeune femme rechignait, soit parce qu'elle manquait vraiment de motivation, soit parce que la tête du coéquipier que venait de lui imposer la chef de groupe ne lui convenait pas.

— Je doute, fit Valentine qui sentait la moutarde lui monter au nez, que ce site détienne l'agrément nécessaire à l'emploi de jeunes enfants comme mannequins... Qui plus est, pour ce genre de fringues.

La capitaine posa sur Jessica Manière un regard pénétrant :

— Pour ta gouverne, les concours de miss sont interdits en France pour les moins de 13 ans depuis 2013. Ce genre d'exhibition l'était déjà avant, pas besoin de préciser.

— C'est courant aux États-Unis, au Canada, pourtant...

— En effet... Tu en as déjà vu de ces défilés ? Avec des gamines déguisées en poupée Barbie ? Attifées et maquillées comme des petites putes ?

Poussées sur la scène par des mères qui font charrier par leurs enfants leurs fantasmes les plus sordides. Et qui vivent par procuration des ambitions de gloire et beauté. Valentine se saisit de la souris et fit revenir, plein écran, l'image de la fillette léchant sa glace. À condition d'y prêter attention, on distinguait une lueur dans ses yeux, entre panique et désespoir.

— Tu trouves ça banal, Jessica ? Elle a quoi, cette gamine ? Huit ans ? Moins, peut-être. Sa mère la vend pour quelques dollars ou roubles pour assouvir les divagations de malades sexuels...

— OK, OK... Mais où est le porno là-dedans ? On ne voit pas grand-chose...

Elle avait malheureusement raison. Pour la traque de la cyber-pédopornographie, la loi classait les photos répandues sur le Net en trois grandes catégories : les enfants habillés, même légèrement et même arborant des poses ambiguës, les enfants nus mais sans connotation sexuelle avérée ni intervention d'un adulte, les enfants nus et apparaissant sur la photo au cours d'un abus sexuel par un ou plusieurs adultes évidemment dissimulés. Seule cette dernière tombait sous le coup de la loi et encore les peines n'étaient-elles parfois que symboliques pour les détenteurs de ces photos si l'on ne prouvait pas le contact physique ou un passage à l'acte avec un mineur. Ce que venait de mettre au jour Grégory Fix relevait, à ce stade, de la première catégorie, sauf si l'on

démontrait que les enfants étaient contraints à cet exhibitionnisme ou que, comme c'était vraisemblable, cet étalage en cachait d'autres.

Jessica Manière s'empourpra quand la capitaine se campa devant elle, le regard noir. Cara se préparait à une réplique sans appel quand la porte du bureau s'ouvrit brusquement. Comme un ouragan, Edwige Marion entra dans l'open space, enleva son couvre-chef officiel, bleu marine décoré de feuilles d'acanthes argentées, ébouriffa ses cheveux.

— Salut tout le monde ! lança-t-elle en fonçant droit sur un bureau vacant.

Elle ouvrit son cartable et en sortit une liasse qui atterrit avec un bruit mat sur le métal. La chemise bleue s'entrouvrit, laissant apparaître des photos.

— Zénard et Alix nous rejoignent, dit Marion, on a une nouvelle affaire.

*Vendredi 14 novembre, 19 heures*

Alix de Clavery se pencha sur les clichés qui couvraient le bureau entièrement. Une douzaine, sur lesquels on identifiait un zoo par la présence de girafes, de deux rhinocéros blancs et d'un groupe de lions, un mâle et trois femelles. Le grand rocher qui dominait l'espace du haut de ses soixante-cinq mètres – l'échelle était indiquée en légende – déterminait qu'on se trouvait au Parc zoologique de Paris-Vincennes, aux portes orientales de la capitale. La deuxième moitié des documents montrait un secteur en chantier, éventré de tranchées, colonisé par des monticules de terre et des cratères, le tout cerné de barricades temporaires. Une bande de Rubalise « police nationale, police technique et scientifique » délimitait une zone de quelques dizaines de mètres carrés. Des cavaliers numérotés punctuaient le décor de leur couleur jaune vif. Alix se redressa :

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle.

— On a découvert des ossements humains dans ce coin du zoo, dit le commissaire Zénard, l'adjoint de Marion, le nez sur l'écran de son téléphone.

19 h 10, lut Alix, par-dessus son épaule.

— T'as rencard ? demanda la psycho-criminologue.

Louis Zénard se troubla. Il consentit un effort important pour ne pas rougir sous son regard pénétrant. Les pys de l'Office étaient observateurs et perspicaces. Elle, en plus, disait tout haut ce qu'elle pensait au moment où elle le pensait. Il la toisa rapidement, son petit gabarit, ses fringues informes.

— Oui, admit-il pour avoir la paix et parce qu'il savait qu'elle l'asticoterait jusqu'à ce qu'il avoue. Comment tu le sais ?

— Tu es fébrile. Tu t'es rasé, il y a moins d'une heure, car tes joues sont luisantes et roses. Tu as mis un costume, mais pas de cravate... C'est un rendez-vous galant. Le premier. Tu veux te présenter comme un mec soigné, sérieux, mais pas coincé...

— T'es chiante !

— Elle est comment ?

Marion, que Valentine Cara avait prise à part, se rapprocha d'eux. Zénard, sauvé par le gong, s'empessa d'aligner les photos pour reprendre contenance. Cara, de loin, considérait les documents en s'efforçant de dissimuler sa contrariété.

*Une nouvelle affaire, merde*, interpréta Alix de l'expression de la capitaine. Elle avait entendu dire que Valentine Cara allait partir dans quelques jours pour l'Espagne. Il fallait croire que ce voyage était crucial pour qu'elle affiche cet air hostile.

— Ça va ? s'enquit Edwige Marion qui avait détecté l'ambiance particulière entre ses collaborateurs.

— Très bien, et toi ? répliqua Zénard.

Il était tendu, persuadé que toutes ces femmes lisaient en lui à livre ouvert.

— Bof, souffla la directrice, pas trop mal... Il fait une chaleur de bête, ici !

Marion retira sa veste d'uniforme pour la poser sur le dos d'une chaise. La patronne en grande tenue, ce n'était pas courant. Alix la détailla, admira sa prestance sublimée par le pantalon bleu marine ajusté à la taille, la chemise blanche à épaulettes et la cravate. Elle la trouva plus mince encore dans cet accoutrement solennel auquel, d'habitude, la directrice préférait les tenues plus « sportives ».

— Je reviens de la cérémonie au Ministère, se justifia Marion qui avait surpris le coup d'œil inquisiteur d'Alix, l'hommage aux collègues du commissariat de Saint-Ouen...

À l'Office, dans la salle de réunion du septième étage, à 15 heures, ils avaient observé une minute de silence à la mémoire des quatre fonctionnaires tués par un enragé qui avait fait irruption, la semaine dernière, dans un poste de police avec une arme de guerre. Un type dont on ne savait rien encore sinon qu'il avait laissé sa peau dans l'attaque. Secoués une fois de plus dans la période la plus sombre de leur histoire, plus nombreux étaient les flics, jour après jour, attaque après attaque, à se demander s'ils ne feraient pas mieux de changer de métier. Pendant quelques jours la rue les plaignait, les congratulait. Puis une partie de la population trouvait normal qu'ils soient les premières cibles des furieux

se réclamant d'un Dieu bien commode tandis que d'autres applaudissaient en clamant qu'un bon flic est un flic mort. Au début de l'automne, ils avaient envahi les villes pour crier leur ras-le-bol. Tout le monde ici sentait qu'ils n'étaient pas loin de recommencer à squatter la rue, leur territoire de chasse ordinaire.

Quelques secondes de pause et Marion revint au sujet du jour. D'un geste vif, elle éparpilla les photos sur le métal gris, tel un jeu de cartes macabre.

— Des restes humains, expliqua-t-elle sobrement. Un premier tri a été effectué à l'IML et, a priori, il y a deux corps. Démembrés et enterrés dans un cercle de moins de deux mètres de diamètre. Enfouis profondément, à même la terre sans doute. Il ne reste plus de chair autour des os. Les nécrophages ont bien nettoyé...

— Pourquoi ça arrive chez nous ?

La question venait de Valentine Cara, toujours renfrognée.

— Ça n'*arrive* pas chez nous, corrigea Marion en appuyant sur le verbe, pour l'instant on jette un œil au dossier, on fouille le SALVAC, on trace les disparitions non élucidées et on donne un avis...

— À qui ? Ne me dites pas que le 36 nous sollicite !

Vincennes se trouvait sur la zone de compétence de la Crim du 36, quai des Orfèvres. Qui était devenu le 36, rue du Bastion depuis son déménagement dans un immeuble flambant neuf, à côté de la cité judiciaire et ses trois énormes parallélépipèdes de verre, empilés les uns sur les autres. L'installation dans le 17<sup>e</sup> arrondissement de Paris, au milieu d'un immense chantier à ciel ouvert, sonnait le glas de l'implantation mythique au bord de la Seine que nombre de flics regrettaient déjà.



Le territoire de compétence de la PJ de Paris était aussi jalousement gardé qu'avait été affichée, jusqu'ici du moins, l'imperméabilité de la police parisienne à tout autre service quand il s'agissait de demander de l'aide.

— On parlera de ça ailleurs, écourta Marion.

Zénard et Alix avaient assisté à l'échange sans moufter, ainsi que les membres du groupe des mineurs qui, malgré l'heure, ne seraient rentrés chez eux pour rien au monde. Une nouvelle affaire c'était de l'adrénaline en perspective, le réveil de l'instinct du chasseur inscrit dans leur génome auquel se mêlait la crainte de découvrir encore pire que la veille.

— Les fouilles continuent, reprit la directrice après une courte confrontation visuelle avec Cara, au cas où il y aurait d'autres ossements dans cette zone. De plus, on n'a toujours pas retrouvé les têtes de ceux-là. Pas de trace de tissu, de chaussures ou d'un accessoire déterminant.

— On va galérer pour les identifier, objecta Zénard qui venait de regarder l'heure une fois de plus.

Marion l'ignore :

— Je devance votre question, on ne sait pas depuis quand ils sont là. Une équipe d'anthropologues judiciaires travaille dessus avec les règles propres à la taphonomie... Cette discipline permet de déterminer, en fonction de certains critères liés à l'environnement, aux usages locaux et à d'autres aspects de climat ou géologiques, la durée d'enfouissement d'un corps ou de ses morceaux. A priori, on serait sur quelques années, pas plus. Ça élimine des hypothèses...

Au silence qui salua sa démonstration, Marion croisa les bras, soupira :

— Bien ! Je vois que mes troupes ne sont pas motivées ce soir ! Allez, tirez-vous !

— Mais non ! protesta Alix. Moi, je suis disponible !

Elle crut entendre Valentine Cara lâcher un « fayot » rageur entre ses dents. Elle ne releva pas, attirée par les dernières photos apportées par Marion comme un papillon de nuit par la lumière. Elle demanda si on avait des détails qui permettraient de cerner un peu mieux les victimes.

— Pour l’instant et pour ce que j’en sais, la première appréciation des spécialistes indique qu’il s’agirait d’une femme, à cause de la forme du bassin, très jeune selon la taille des os et le processus d’ossification en voie d’achèvement. Pour l’autre squelette, il est question d’un enfant, entre 5 et 8 ans.

Alix de Clavery se figea. Personne ne s’en rendit compte. Cara s’était écartée pour répondre à un SMS. Zénard, empressé d’obéir à la patronne et de filer à son rendez-vous, se dirigeait vers la porte. La psy se pencha brusquement sur le jeu de photos. C’était bien ce qu’elle avait compris à la vue des ossements : il y avait un enfant dans l’histoire. En témoignaient un os long, un fémur sûrement, et quelques côtes de taille inférieure aux autres. Plus des vertèbres et une série de petits morceaux dont il était impossible, à première vue, de déterminer à quoi ils correspondaient si l’on n’était pas anthropologue médico-légal.

— Alix ? s’inquiéta Marion, ça va ?

— Oui, oui, ça va...

Marion posa les yeux sur les photos. À ce stade, que pouvait-on y déceler d’aussi renversant ? Alix de Clavery travaillait à l’Office depuis bientôt un an. Après quelques

mois difficiles, elle s'était rodée. Marion ne l'avait jamais vue réagir ainsi aux clichés d'une scène de crime. Elle la scruta avant de se décider subitement :

— Qu'est-ce que tu fais demain ?

— ... ?

— Tu vas à Vincennes. Je m'occupe de la Crim.

*Vendredi 14 novembre, 19 h 30*

Remontée au septième étage où les trois psychocriminologues de l'Office s'entassaient dans un seul bureau, Alix constata que ses deux collègues, Chris Bochart et Stéphane Ducros, étaient déjà partis. Elle relança son ordinateur, releva quelques mails. Elle avait monté le double du dossier photos que la directrice lui avait remis et elle le déploya sur un bureau vacant, examinant les images une à une. Les restes humains avaient été mis au jour par un petit engin de chantier qui creusait le sol pour remplacer une clôture. Le grillage d'origine faisait, selon les normes indiquées en légende, 3,70 m de haut, et les ossements étaient enfouis à proximité, à l'intérieur de l'enclos qui avait hébergé des lions pendant des décennies. C'était tout ce qu'Alix pouvait interpréter de l'environnement général. La position des os semblait plutôt anarchique, confirmant que ce n'était pas des corps mais bien des morceaux qui avaient été ensevelis. Et ce n'était pas les lions qui en avaient dévoré

les chairs car, dans ce cas, les marques en auraient été visibles sur les os qu'ils auraient rongés en grande partie. Leur apparence ne révélait rien de ce genre et le démembrement avait certainement été effectué ailleurs. Pour autre preuve : les têtes manquantes. Leur absence montrait peut-être la volonté de retarder l'identification des victimes, notamment par l'examen des dents. Mais, à moins d'avoir affaire à un individu totalement abruti ou qui se fichait des conséquences de ses actes, nul n'ignorait que les techniques sur l'ADN avaient fait des progrès considérables et que la découverte de l'identité de ces restes ne passerait pas uniquement par l'examen des têtes.

Restait que l'enfouisseur avait pu disséminer les morceaux dans plusieurs fosses pas encore révélées à cette heure. Il faudrait analyser demain, sur place, comment tout cela se présentait. Alix détailla un cliché en particulier qui montrait une sphère grise de six millimètres de diamètre ainsi que l'indiquait la règle graduée posée à côté. Impossible de déterminer de quoi il s'agissait, ni où cette sorte de *perle* avait été trouvée sans disposer des PV de constatations ou du premier rapport établi par la Crim. À ce propos, Marion avait été formelle : pas de contact anticipé, elle devait d'abord obtenir pour Alix l'autorisation de se rendre sur les lieux.

La psy regroupa les photos, les rangea dans une chemise cartonnée sur laquelle elle inscrivit au feutre noir « Affaire Zoo de Vincennes » en se demandant si elle ne devrait pas appeler Mathilde pour annuler leur dîner de ce soir. Alix imagina son amie, sans doute encore en consultation dans son cabinet de psychologue chic du 16<sup>e</sup> arrondissement de Paris qu'elle quittait rarement avant 21 heures. Elles n'avaient pas le même parcours ni le même statut,

elles avaient des caractères à l'exact opposé l'un de l'autre et s'engueulaient souvent mais, depuis la fac, elles étaient inséparables et dînaient ensemble au moins une fois par mois, en tête à tête. Alix se tâtait encore quand elle entendit le signal d'arrivée d'un mail. Inexplicablement, elle sentit la tension monter dans son corps.

Le texte qui s'affichait correspondait à un message d'alerte Google.

Objet : *Thoiry*

Son abonnement lui rapportait fidèlement depuis quelques années tout ce qui paraissait dans la presse à propos de Thoiry et de sa réserve animalière, unique en son genre en France. Avidement, elle cliqua sur l'icône permettant d'accéder au contenu. C'était un bref article du quotidien *Le Parisien*, édition des Yvelines, en date de l'avant-veille. Habituellement, ce genre d'alertes ne présentait que peu d'intérêt. Ainsi, en juin, les propriétaires avaient annoncé la naissance d'un bébé cheval de Przewalski, en août celle d'un petit oryx et d'un cobe. Parfois l'arrivée de nouveaux pensionnaires était signalée, récemment c'était une animation spectaculaire autour des dinosaures et, l'année dernière, un incident sans conséquence : un intrépide qui avait voulu se baigner avec les hippopotames. Plus grave, il y avait deux ou trois ans, la libération de quelques pensionnaires par une association anti-zoo après une attaque en règle des clôtures. Mais, banales ou pas, toutes ces nouvelles étaient lues avec le plus grand sérieux par Alix.

*Mystérieux incident à Thoiry :*

*Mercredi, à l'heure de la fermeture du parc, une agitation inhabituelle a été signalée à proximité de l'enclos*

*des lions, dans une zone interdite au public. Selon nos informations, il pourrait s'agir d'un manquement grave à la sécurité mais les responsables de la réserve se sont refusés à tout commentaire. Les associations de défense des animaux sauvages en captivité se sont saisies de l'affaire et affirment qu'elles se battent sans relâche pour mettre un terme définitif à ces pratiques d'enfermement animal. Ces scandaleux usages font, de plus, courir des risques insensés au personnel et aux visiteurs, complices de ces mascarades.*

*On ne peut pas oublier qu'il y a six ans, jour pour jour, la réserve de Thoiry avait défrayé la chronique...*

Alix eut beau fouiller Internet, elle ne put en apprendre davantage. Aucun autre organe de presse n'avait rebondi sur l'information qui n'avait assurément pas été prise au sérieux. Et si *Le Parisien* l'avait relatée, c'était probablement parce qu'un scribouillard plus malin que les autres avait noté la coïncidence de date. Six ans, jour pour jour...

Incapable d'en rester là, Alix chercha quel était le service de police compétent à Thoiry. La gendarmerie de La Queue-lez-Yvelines. Elle composa le numéro mais n'obtint qu'une messagerie électronique qui la dirigea sur une permanence départementale. Le gendarme qui lui répondit ne s'étonna pas de son statut de psychocriminologue, ce qu'elle considéra comme un bon point pour lui. La plupart des services de police n'étaient pas encore acquis à l'idée que des psys puissent intervenir dans les enquêtes criminelles et les considéraient trop souvent comme des faire-valoir, inutiles et coûteux. Le gendarme de garde lui fit savoir, après quelques

recherches, qu'aucun incident n'apparaissait dans les comptes rendus des jours précédents, la centralisation des mains courantes et des rapports d'intervention du département des Yvelines permettant une vision exhaustive des faits survenus dans leur zone de compétence. Cela ne signifiait pas qu'il ne s'était rien passé, la mit en garde l'homme, tout au plus que les gendarmes n'avaient pas été alertés. Pas de signalement, pas de plainte, pas d'affaire.

Alix remercia, rêvassa quelques instants sur la dépêche. Six ans, jour pour jour, dans une réserve animale... Pile au moment où on trouvait ces os humains au zoo de Paris-Vincennes. Des os d'enfant, avait dit Marion.

En y regardant bien, finalement, ce dîner, ce soir, avec Mathilde, tombait à point nommé. Alix imprima une copie de l'article du journal et la fourra dans son sac.



*Vendredi 14 novembre, 20 h 30*

Louis Zénard était dans tous ses états. Assise en face de lui au *Réservoir*, un restaurant classe qu'elle avait choisi, la jeune femme portait une robe de lainage fluide à motifs colorés, courte et tellement échancrée que ses seins semblaient sur le point de jaillir du décolleté pour sauter à la figure du commissaire. Majestueusement mis en valeur par de petites veines bleutées qui couraient à la surface comme autant de ruisseaux indolents, ils scotchaient les yeux de Zénard qui leur en superposait d'autres dont il gardait encore le souvenir des formes dans ses mains. Terriblement troublé, il tressaillit quand le sommelier l'interpella avec onctuosité au sujet du vin qu'il devait choisir. La fille se pencha un peu plus, une onde de parfum monta jusqu'à lui. Il avait fantasmé toute la journée sur ce moment. L'envie de la baiser lui serrait la gorge depuis l'instant où elle était entrée dans son champ de vision, il y avait presque deux mois de cela. Mais il n'aurait sûrement rien fait, ni rien tenté,

si, ce matin, près de la photocopieuse, la jeune femme ne s'était penchée pour relacer sa chaussure, le mouvement dessinant la raie de ses fesses sous son jean moulant comme le plus court chemin de la convoitise à son assouvissement. Maintenant, il étouffait depuis qu'elle s'était installée à côté de lui dans la voiture de service, découvrant haut ses cuisses dans un mouvement volontaire destiné à lui faire voir qu'elle ne portait pas de culotte. Le désir obturait la vision du visage ravissant – yeux sombres et chargés de mascara charbonneux, bouche vermillon, charnue – qui remuait en lui quelque chose de familier. Ses lèvres et cette façon qu'elle avait d'y porter les doigts, d'en effleurer les commissures, lui retournaient la tête et enflammaient sa mémoire.

— Vous êtes bien lointain, minaуда la jeune femme.

— On peut se tutoyer, grommela-t-il, histoire de dire quelque chose.

— En privé, alors, je ne voudrais pas que les autres...

— Les autres ? On s'en branle des autres...

Si les flics de l'Office n'avaient pas encore compris que les hormones de Zénard étaient entrées en ébullition à la vue de cette fille, c'est qu'ils avaient de la peau de saucisson devant les yeux. L'arrivée du serveur, muni d'un plateau argenté et d'une bouteille noir mat absolu, l'empêcha de suffoquer tout à fait. Leurs deux coupes s'embuèrent aussitôt des bulles minuscules du champagne millésimé hors de prix. Le commissaire ne put s'empêcher de grimacer en pensant à l'addition. Il s'en foutait de l'argent, pourtant. Ce n'était qu'un réflexe de gamin éduqué dans l'observation stricte des règles dont

l'infraction menait droit à la punition ou à la damnation éternelle.

Tant pis s'il allait en enfer. Il allait la baiser, un point c'est tout.

À peine eut-elle franchi le seuil de la porte-verrière de style industriel à la mode qu'Alix de Clavery opéra un tour d'horizon de la salle. À force d'observer ses collègues flics, elle avait acquis beaucoup de leurs réflexes. Avant de pénétrer quelque part, dans un lieu public ou privé, il fallait évaluer les lieux, repérer une éventuelle menace, une personne qu'on n'aurait pas envie de croiser ou qui pourrait vous être préjudiciable.

Elle avait déjà accompagné Mathilde ici, elle appréciait la décoration atypique du lieu bien que cet aspect des choses lui fût habituellement indifférent. Plusieurs modèles de tables se télescopaient, hautes ou basses, cerneées de fauteuils de velours de différentes couleurs. *Le Réservoir* de la rue de la Pompe servait de cantine à Mathilde Loisel dont le cabinet privé était situé à deux numéros de là. Le patron – une des innombrables relations masculines de la psychologue – était né dans le 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris où il avait passé son enfance à hanter le réservoir d'eau potable de Montsouris. Il possédait maintenant plusieurs restaurants dans la capitale, tous nommés *Le Réservoir* et installés à proximité des autres réserves aquatiques parisiennes de même nature.

Tandis que Mathilde tendait son imper Burberry à la jeune fille du vestiaire, Alix observa qu'il y avait une seule table de libre, celle, probablement, qui leur était réservée. Elle bloqua aussitôt sur un couple installé juste

à côté, près de la verrière. Louis Zénard, de face, avait le nez plongé dans son verre, son affriolante compagne tournait le dos à l'entrée. Alix, subitement, comprenait mieux la fébrilité du commissaire et sa hâte, tout à l'heure, à quitter l'Office. Elle fit deux pas en arrière avec précipitation, heurta Mathilde qui s'avavançait à son tour. L'haptophobie d'Alix – la peur du contact physique – lui fit faire un bond de côté.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interpréta Mathilde après le refus farouche d'Alix de se séparer de ce truc étrange qu'elle osait nommer caban. Tu veux donner ton manteau finalement ?

Deuxième principe de la police en opération : ne jamais rien laisser au vestiaire. S'il fallait partir en vitesse au cul d'une cible, autant ne pas piétiner derrière dix péquins qui attendaient leurs vêtements ou être obligé de filer sans rien sur le dos...

— Mon patron est là... souffla-t-elle.

— Marion ?

— Non, son adjoint !

— Et alors ? Vous pouvez bien dîner dans le même resto, non ? Où est le problème ?

— Il est avec une fille...

Mathilde haussa un sourcil, dessiné juste comme il convenait.

— On ne peut pas rester là, se braqua Alix cependant que Mathilde souriait avec ironie et une pointe de soupçon. Ou alors, on va à l'étage...

Dîner en bas, à *la* table qu'on lui réservait quoi qu'il arrive, faisait partie des rituels de Mathilde, des codes qui la rassuraient. Alix savait que cette nécessité en forme de reconnaissance lui venait de loin. Mathilde

ouvrit la bouche pour protester mais son amie était déjà à la porte, prête à battre en retraite pour de bon. Elle céda avec un soupir et fit signe au maître d'hôtel d'approcher.

Une fois en haut, Alix appliqua la troisième règle d'un flic en mission à l'extérieur. Ne jamais s'asseoir le dos à l'entrée, à la porte ou à l'escalier.

Tout en levant les yeux au ciel, la psychologue du 16<sup>e</sup> retira son gilet en cachemire dont le prix équivalait à deux fois le montant du SMIC.

— Tu te la joues pas un peu, là ?

— C'est moi qui t'invite ce soir, éluda Alix d'un ton péremptoire qui ne lui était pas habituel.

— Rappelle-moi combien tu gagnes ?

— Suffisamment. Et toi, ne commence pas à me parler d'argent. Tu sais que j'ai horreur de ça.

Alix vit son amie se contracter. Forcément, devait penser Mathilde, quand on est né avec une particule et une cuiller en or dans la bouche, parler de fric est le summum de la trivialité. Mais quand on a manqué de tout pendant les vingt premières années de sa vie, en avoir – beaucoup – est un sacré réconfort. Elle s'apprêtait sûrement à lui balancer Abraham Maslow et sa théorie selon laquelle on ne peut pas penser à se distraire ou à se cultiver quand on a le ventre vide mais Alix afficha une expression sans appel et Mathilde bifurqua vers un terrain moins glissant :

— Qu'est-ce qu'il y a de si gênant avec ton patron ?

De sa place, au bord de la mezzanine qui surplombait la salle, Alix ne pouvait pas apercevoir le couple qui ne risquait donc pas de la repérer non plus. Mais si elle se

dressait un peu sur son siège, elle les voyait distinctement tous les deux.

La fille avec Zénard était en train de déguster ce qui ressemblait à un carré de veau, avec un entrain carnassier, de ses grandes dents parfaites et sûrement aiguisées comme des couteaux. Le commissaire, rivé au spectacle, n'avait pas encore touché à son plat. Il buvait. Du champagne dont la bouteille rafraîchissait dans un seau à côté de lui. Il vida sa flûte d'un trait, se resservit. Inappétent et buveur, il avait l'air aux abois. Alix détectait, à sa position très avancée sur la chaise grenat, qu'il mourait d'envie de sauter sur la fille. Ou de se lever et de partir en courant. Elle pencha pour la seconde hypothèse. En un an, elle ne lui avait jamais vu cette expression.

— Bon, soupira Mathilde irritée par le comportement d'Alix, on va pas passer la soirée à mater ce couple, si ?

— Cette fille est brigadier de police, elle vient d'arriver à l'Office...

— Tu veux dire qu'elle est sa subordonnée ?

— Exactement.

— C'est quand même pas un drame, répliqua Mathilde en faisant signe au serveur de leur apporter à boire. On n'est plus au Moyen Âge, si ?

— Mais non ! Sauf que, dans la police, Moyen Âge ou pas, les codes sont toujours les mêmes quand il s'agit de mélanger les niveaux hiérarchiques dans un cercle professionnel restreint. Et, à mon avis, là, c'est pas un bon plan.

Une fois leurs entrées servies, Mathilde s'agaça pour de bon de voir Alix se soulever à chaque instant telle

une duègne chargée de surveiller un couple de fiancés au fin fond d'une Andalousie paléolithique :

— Arrête, ou je m'en vais !

Ramenée à la réalité, Alix se laissa retomber sur son fauteuil jaune moutarde.

Elle esquaissa un sourire contrit en dynamitant dans son assiette une espuma de langoustine au citron vert à laquelle elle n'avait pas encore touché et lança sans préavis :

— Je pense qu'on a retrouvé Swan !

Mathilde ne sursauta ni ne tressaillit. Elle était habituée. En six ans, Alix lui avait servi une bonne douzaine de fois le même numéro.

— Et elle est où, cette fois ? persifla-t-elle. Dans un bordel en Lituanie ? Écuyère dans un cirque de chevaux nains au Nicaragua ? Ou bien...

— Réduite à l'état de squelette dans un zoo ! Entermée dans l'ancien enclos des lions.

Elles étaient seules à l'étage. D'en bas montaient le brouhaha des conversations, le matraquage discret des couverts sur les assiettes, le rire chatouillé d'une femme, la sonnerie d'un portable.

— Raconte ! ordonna Mathilde, malgré elle impressionnée.